

PHOTÉAMES

A scenic view of a Venetian canal. In the foreground, a gondola with a gondolier and passengers is moving across the water. In the background, the Basilica di Santa Maria della Salute with its large dome and the Campanile di Santa Maria della Salute tower are visible. The sky is overcast.

PAROLE CARACOLE sur les photos
du Photo-club de Maisons-Laffitte
15 mars 2016

8^e Biennale de
PHOTOGRAPHIE



Photo : Patricia Huillet " Chefchaouen"

Françoise Bonin

« Chefchaouen »

Chefchaouen, quel nom bizarre.
Je dois m'y aventurer,
M'en délecter.
Il me faut l'apprivoiser
Puisque c'est là que je vais.
Le dire et le redire
Pour le reconnaître
Quand j'y serai
Et ne pas m'y perdre.
Chefchaouen, Chefchaouen.
Descendre du bus
Et marcher, marcher
Vers les lointains
Mystérieux et insoupçonnés,
Au-delà du mirage,
Après l'horizon,
Dans la lumière douce
Et colorée de la poudrerie du désert.
Fine poussière de sable
Givrée par le froid de la nuit,
Qui saupoudre les murs de chaux pastel.
Sur les pavés blonds
Des ruelles tortueuses,
Sous les voûtes fraîches
De saphir indigo

Soupçons de vie,
Arabesques des fenêtres,
Portes massives et secrètes
Closes sur des joies, des peines,
Des mystères inavoués.
Sanglots qui filtrent
Pleurs qui frissonnent.
Chagrin deviné...
La femme désespérée
Offre son pur visage
Au regard douloureux.
Fichu de dentelle,
Grands yeux qui implorent,
Blessure à peine révélée,
Stigmate poignant.

Chefchaouen n'est pas un paradis.
Sa beauté blanche et bleue
Caches des giboulées d'horreur
Des draches de ténèbres
Mais peut-être
Etait-ce un mirage
Derrière le mirage,
Une illusion d'optique
Qui m'a piégée.
Photo : réalité ?
Photo : mensonge ?



Photo : Patrick Filmotte "Désespérée"



Photo : Annick Roversi "Fille dans le brouillard"

Yannick Gramontar

La fillette dans le brouillard

Assise à distance appropriée, je mesure candide la beauté de mon choix.
Je suis à l'arrêt telle une amoureuse subjuguée.

La toile affiche la saisie de l'instant et ose mettre en évidence le mouvement ou la pose.
Le réel se concrétise dans la durée, dans le temps qui s'allonge.
La lumière diffuse une intensité, une transparence où la douceur du pastel prend toute sa dimension.

Rose, rose pale, blanc, blanc ivoire.

Les contours du personnage sont imperceptibles, atténués, dominés par une luminosité forte.

Je peux rester longtemps à méditer en présence d'une photo qui me plait ; elle est beauté, rayon de soleil, joie de vivre.

Sincèrement, je doute que l'on puisse trouver similaire chez le « dépanneur » d'en face.

Dépanneur : commerce de proximité Québécois où l'on trouve tout du sol au plafond 24 heures sur 24.



Photo : Tomasz Anderszewski "Jeux d'amour"

Marianne Dyer

Amour sans issue

Madame, Madame, viens voir ce que la forêt est devenue, viens voir, c'est ma vie qui s'achève, là, dans ces arbres nus, dans cette désolation qui meurt. Mais ce n'était pas comme ça avant, je peux le dire, c'est une longue histoire que je vais te raconter. Ecoute, écoute...

Mon aimée, ma Zébrinette, viens, approche ta rayure de la mienne, viens te glisser près de moi, et à nous deux dessinons une route zigzagante vers le soleil ! Regarde comme nous sommes beaux, beaux comme des danseurs de tango ! Tap tap, nos pieds sabotés sont comme ceux des aficionados de cette danse érotique, qui courbent l'échine et ouvrent leur gorge en honorant la beauté de la vie. Ici, dans notre pays de safari, nous avons tout pour être heureux : la forêt nous abrite, le soleil chauffe notre cuir, nous nous aimons comme de tendres amants. Je t'aime, mon Zèbre, tu es une étoile dans ma vie, avec toi c'est chaque jour comme au cinéma, je me fais une toile à rayures, j'en prends plein les yeux ! Nous dansons, nous gambadons, nos enfants bientôt seront notre joie. Que pourrait-il nous arriver ? Oui, ma Zébrinette, la vie est à nous !

Mais ce matin, nos rayures ont disparu : je ne te vois plus, mon Zèbre, où es-tu ? Je suis près de toi, je te sens mais ne te vois. Nous sommes dans un nuage d'une matière que j'ignore, il tombe sur nous une véritable poudrière d'amour, une giboulée d'horreur : une braise chaude comme je t'aime, en cendre grise comme la mort. Et ce que nous voyons à peine, cette lumerotte de feu dans le noir, ce brasier qui avance, est-ce nous qu'il menace ? Va-t-il suivre le chemin que lui désignent nos rayures, bougeons, sautons, dansons pour le troubler, mélangeons nos chemins noirs et blancs, il faut tromper sa vue, il faut le perdre, viens mon Zèbre, viens près de moi que je te voie, que je te sente.

Mais j'oubliais, tes rayures ont disparu, c'est vrai, tu es un zèbre camouflé gris, gris sans n'être plus le fier champagné local, le plus bel animal de la savane, celui que les Dieux ont graphé avant les tags, illustré avant le chic Black& White, comme un clavier un peu fada qui mélange ses touches.

Tu es devenu gris de couleur, gris de douleur, tes yeux reflètent le feu mais sont éteints de l'intérieur. Comme toi ma Zébrinette, je sens le froid qui t'envahit. Marchons côte à côte, regarde, le chemin qui s'ouvre devant nous est droit comme un i, avançons vers ce ponton, avançons sans nous arrêter, il se dirige vers l'horizon, il va nous sauver de ce brasier, viens, courrons. Je ne le vois pas, mon Zèbre, tu rêves, les hommes ont enflammé notre forêt, ils n'ont pas construit ce ponton qui pourrait nous sauver...

Mais Madame, je te le dis, ce ponton existait, dans mon rêve aussi il existait, les zèbres l'ont suivi jusqu'au point de non-retour, laissant sur ses côtés une mer de cendres qui déjà se figeaient, ils ont couru à perdre haleine, d'un galop aussi vigousse qu'ils le pouvaient, toutes leurs forces rassemblées. Leur vie en dépendait, et ils ont disparu, là bas, au bout du bout du pont, dans un univers invisible à nos yeux et qu'eux seuls connaissent maintenant.

Tu vois, Madame, les arbres se sont consumés, l'herbe a grillé, la vie est partie, tuée par les hommes. Mais quand on regarde bien, on voit que le paysage est rayé de noir et blanc, silhouettes noires qui se découpent sur le ciel blanchi, et j'entends parfois, la nuit, pauvre femme que je suis, une musique folle de tango, et le bruit des sabots. Ecoute, écoute...

Tap tap : petit car rapide (Haïti)

Poudrierie : neige chassée par le vent, souvent en rafales (Québec)

Lumerotte : source de lumière de faible intensité (Belgique)

Champagné : personne d'influence aux nombreuses relations (Congo)

Fada : un peu fou (Midi de la France)

Vigousse : vigoureux, plein de vie, vif (personne) fort, robuste, résistant (animal, plante) (Suisse)

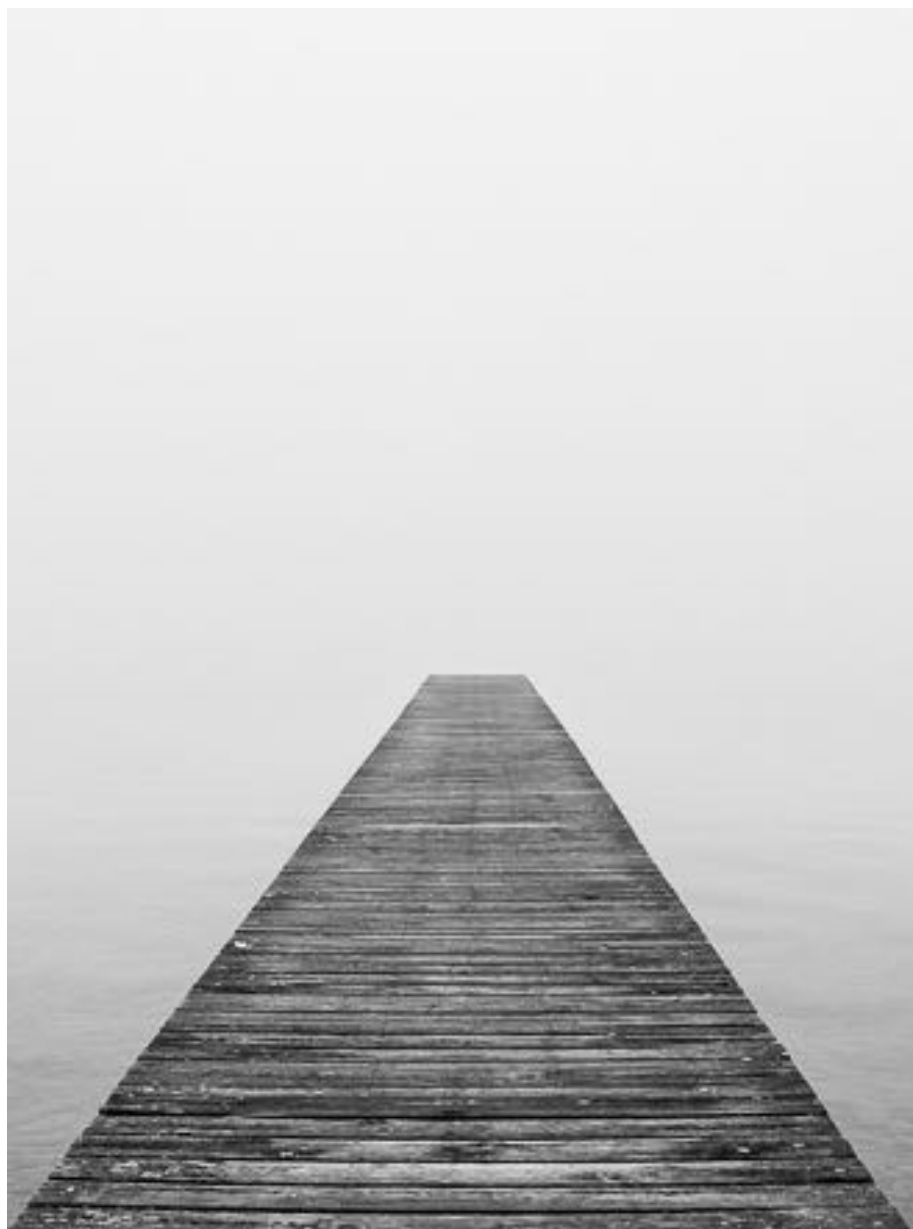


Photo : Anna Piccarreta - May : "Sans issue"



Photo : Mickael Debucoit "Te quiero mi amor"

TABLEAUX DIFFUS

Elles sont venues à quatre. Quatre jeunes femmes. Elles semblent jeunes. Elles ont accepté de changer de dimension. Il leur a indiqué la direction de son index droit pointant l'horizon. Il se trouvait dans la commune de Vinh Truong, Phuoc Dinh. Là où se situe la centrale nucléaire Ninh Thuan. A cette époque qui joue avec le fantastique, tous les pays n'acceptent pas la correspondance. Il leurs faudrait exprimer leurs sentiments. Exalter leurs états d'âmes. Peut-être rencontrer le culte du moi. Cette toute petite lumière perdue à l'intérieur de soi.

Pour lui, celui qui leur avait montré le chemin de sa main droite, il s'agissait de fantasmer le passé. De montrer un mouvement qui s'oppose au classicisme, aux lumières et à leurs savoirs.

« Ca voir autrement. Perdez votre regard et votre esprit » leur avait-il dit .

« Vos yeux seront les choses telles qu'on les voit et non telles qu'elles sont ».

Elles étaient quatre. Assises là sur deux bancs de bétons gris, se faisant face ou dos. Tout dépend sous quel angle j'observais. Etait-ce important? Elles étaient assises. Elles étaient venues pour le voir, pour le rencontrer. Il était là, prostré, affiché. Le voyaient-elles? Ressentaient-elles ce qu'il leur offrait à voir?

- Sa robe noire, ses cheveux noirs, ses tenns noirs lui donnaient forme, courbe et statistiques. Un demi cercle de noir déposé là, faisait contraste au milieu du gris et du blanc extrême. Un demi cercle de noir pesant sur le dos de sa vie. Le savait-elle? Elle l'avait porté jusque là. Elle semblait vouloir s'en défaire, se reliant à l'autre serré entre ses mains. Un clapotage frénétique, mouvement de ses dix doigts sur l'océan de ses possibles lphonés.

- La seconde, affichait un écran entre elle et lui. Etait-ce une loupe pour voir différemment? Sa mise à nu était onirique. Elle formait corps avec le banc et son extrémité droite suivant la ligne anguleuse de l'image qu'il lui offrait à impressionner. Elle la faisait sienne choisissant l'angle bien aimé. Son propre corps soulignant l'angle gauche en bas de l'oeuvre; le monument.

- Sur le banc de droite, les deux autres participantes étaient posées là, dos à nous, face à l'infini d'un bleu azur. Pastel d'océan ou d'un ciel naissant, sans ombrage. Un présent infini sans autre décorum.

- Sa robe bleu indigo- indigo bleu offrait un arc en ciel des possibles nuances reliant le sol d'un béton teinté à l'horizon cadré d'un blanc à poursuivre.

L'autre, la seule blonde du groupe portait tâche noire au bas droit de cet écran. Un rectangle au dessus d'un carré d'architecture vivante face à un ciel nucléarisé.

La lumière pénétrante d'un haut les coeurs envahit l'espace temps. L'exaltation se produit. Le mélange nucléaire s'intensifie. Le lyrisme des pastels se diffuse telle une narcose idyllique qui nous plonge dans un flou nostalgique. Le banc sourit d'un trait gris au centre d'une pureté virginale. Les lèvres d'un sourire prometteur s'entrouvre à peine sur un possible à venir orangé, violet mauve, pâle heure bleue d'un lavande blanc impur. En bas de son visage, le gris de son corps diffuse lumerotte* d'espoir à l'orifice de son odorat. Ressentir l'émotion là au trémolo-oh très profond!- dans la l'horizontal de ses lignes panser l'émotion. Faire tomber le cadre des savoirs pour avoir un 26 août 2015 fêter ses vingt trois étés dans un palais de Tokyo vers un connu numéroté huit et neuf de l'infini à une maternité d'un verbe inattendu.



Photo : JP Bounine "Tableaux diffus"

Vous ai-je vu? M'avez-vous vu? Pourtant je vous le dis, j'étais posée là au creux de ses lèvres figées, dessinées. J'étais là et vous m'avez effacée. Vous m'avez intégré dans cet oeuvre poétique telle une aurore boréale dans un palais japonais. Je me reliais à votre indication. Je regardais vers la direction imposée et me laissais porter par votre pérégrination. Vous étiez un magicien qui m'avait entouré de son manteau pour me disparaître et me ramener au temps où les choses seront telles qu'elles sont et non telles que nous les voyons....



Photo : Daniel Baufre "Années 50"

Edith fendeur

LE BAISER

Baiser de mariés,
Baiser enivré,
Baiser d'unité,
Baiser de beauté,
Baiser d'éternité.

Tête penchée,
Sur l'épaule aimée.
Visages ridés,
Regardant le passé.
Baiser d'éternité.
Quelle longévité !



Photo : Didier Cornille "Sur ton épaule"

Frederique Daudon

Regarde

« Regarde, il ne reste que deux oliviers. Je n'ai pas osé les quitter. Que deviendraient-ils sans moi ? Jusqu'à cette colline effondrée que tu vois là-bas, mille oliviers teintaient l'air d'un vert argenté. » Les souvenirs souriaient. L'homme pleurait face à ces vestiges.

La rocaïlle, déchiquetée par les obus, n'était plus qu'un amas de cœurs brisés. Noircie par la poudre, elle vibrait sous les ondes de choc de la guerre planquée derrière les hauteurs.

« Regarde, il ne me reste que ces nuages au loin qui nourrissaient si généreusement nos terres. Mon village chantait sa beauté à la mer d'oliviers. Les olives, bercées par tant d'amour, se pressaient de donner vie à la plus douce des huiles, à boire ristrette* au réveil. Tôt le matin, sentant frémir la jeune rosée sur les arbres millénaires, les volets multicolores claquaient d'impatience sur les murs de nos maisons. Les femmes faisaient voler les draps aux fenêtres, les enfants riaient sur le chemin de l'école. Nous, les hommes étions naïvement heureux de choyer nos arbres. Ces braves compagnons ont bien aperçu le drapeau noir. Ils ne savaient comment nous prévenir. Quand leurs larmes jaillirent de leurs branches sous le feu des roquettes, l'huile coula brûlante dans nos veines »

L'homme souriait. Les souvenirs pleuraient face à ces vestiges.

« Regarde, il ne reste que deux oliviers. Et mon amour pour ma terre. Mon village, resplendissant et fier, reste vivant dans mon cœur »

*mot intégré dans le cadre des journées de la Francophonie
Ristrette : court, ric-rac (Suisse)



Photos : Bruno Masson "Colline" (haut) et Paule Riffault "Reverie"

Avant l'orage

En équilibre sur le pont fragile, elle avançait. Les ailes repliées elle posait patte après patte en prenant soin de ne pas faire trembler l'herbe sur laquelle elle était en équilibre. Elle voyait au loin son but, juste éclairé par quelques reflets sur des pétales de nénuphars. Le chemin était encore long, et déjà dans le ciel s'amoncelaient quelques amas cotonneux, qui viraient au gris foncé par endroits. Il allait dracher. Il fallait donc continuer à avancer coûte que coûte.

La chrysope n'avait pas le temps de se demander si elle avait choisi le bon itinéraire. Elle était tout entière concentrée sur cet abri qu'elle avait vu au loin.

Tout aurait été plus simple si l'articulation de son aile droite n'avait pas été luxée par l'énorme goutte qui était tombée au mauvais endroit au mauvais moment. Ce qui aurait pu être une formalité était devenu un défi, une épreuve. Elle ne pouvait compter que sur ses pattes pour avancer. Quelle malchance, pensait-elle, et quelle humiliation de se retrouver ravalée au rang de fourmi, elle qui était si fière de ses ailes. Tout en avançant elle se demandait comment elles pouvaient faire tant de choses à la seule force de leurs pattes...

Ne plus penser, mobiliser ses forces sur la tâche à accomplir, aller de pont en pont, d'une herbe à l'autre, au dessus du précipice et de l'immense étang, parvenir à la cabane au bord de l'eau avant l'orage, avant la catastrophe. Les autres chrysopes étaient à l'abri depuis longtemps.

Quel est ce vacarme soudain ? Battements d'ailes géantes, ombre qui glisse au dessus d'elle. Une grande peur l'envahit, et disparaît avec la menace qui a poursuivi son vol. Le plus rassurant est que là où elle est elle n'a pas à craindre le hérisson. Son chemin est fragile, requiert de la concentration, mais là où elle est bien peu peuvent la suivre.

Au loin un coup de vent soudain soulève un nuage de pollen. Vu d'ici on dirait qu'une magicienne vous enveloppe de son manteau pour vous faire disparaître. Le brin d'herbe frémit, et ses antennes vibrent au vent. Elle agrippe ses pattes sur la surface tremblante. Pour continuer sa route il lui faudra donner un petit coup d'aile malgré sa blessure pour faire pivoter le brin d'herbe et atteindre le suivant.

Elle rêve. Quelques heures de repos une fois à l'abri, se dit-elle. De quoi peut-être retrouver l'usage de ses ailes pour affronter la suite d'humeur un peu plus vigousse.



Photo : Gérard Robert "Chrysope verte"

Siloé Aupetit

Bleu et Noir

L'une parle bleu. Bleu magicien, bleu voyageur. Elle parle ocre. Ocre vivant, ondoyant sur le blanc crémeux des pavés de chaux. La porte verte captive le regard, annonce le mystère. Envoûtement en l'instant si particulier précédant l'avancée vers l'inconnu.

L'autre parle noir. Noir des troncs déchirant le ciel de lait, noir strié d'aiguilles infranchissables, effrayantes armes repoussant ma curiosité. Mon regard s'aventure sur les courbes recouvertes de brume, escalade les écorces lisses, plonge dans les abîmes profondes d'un noir d'encre.

Le chant de l'une est ondulation de la flûte, courbes et nuances, mélodie.

L'autre marque le rythme suivant la partition des feuilles sur la grille des branches ployant vers le sol. Bruissement, tintement au gré des gouttelettes de rosée.

L'une m'invite à entrer dans la couleur, à oser assouvir mon appétit d'imaginaire, ma curiosité.

L'autre m'enjoint à la halte, à dompter ma soif de découvrir, marquer une pause contemplative, plonger dans les nuances grises des nuages délicatement posés sur le ciel immaculé.

La magie de l'une est lumière. Jaillissant des pigments patinés au gré des effleurements du cuir des sandales, des fibres des tissus rugueux, des paumes de mains lisses frôlant les murs pour en capturer la fraîcheur, elle naît des secrets chuchotés au coin d'une porte, des regards et des murmures échangés à travers les ouvertures, du souffle de la vie humaine.



Photo : Patricia Huillet



Photo : Claire Commare "Campagne"

Christine Schmitt

LE VISITEUR.

Il est seul. Il est bien. Il est bien tout seul.

Il a laissé derrière lui toute une partie de sa vie. Lui, le champagné ruiné ne regrette rien. Il se sent léger, beaucoup moins empesé depuis que l'amour s'est envolé.

Sa compagne est dévastée, défigurée par la colère et les reproches amers. Elle ne cesse de pointer du doigt cet homme responsable de son chagrin, de sa tristesse sans fin.

Il savait être assis sur une poudrière d'amour qui ne demandait qu'un éclair de lucidité pour se consumer. La passion s'était enfuie, laissant place à l'ennui. Elle refusait d'admettre la lassitude, les habitudes.

Il ne voyait plus que leurs deux solitudes. Elle ne pensait qu'à son confort quand il cherchait du réconfort.

Alors, sans faire de bruit, il était parti. Elle avait hurlé, tempêté, supplié puis finalement l'avait saigné, ruiné.

Elle n'en tirait aucune joie, aucun plaisir. Il était enfin libre de vivre ses désirs.

Cette paix retrouvée avait un prix. Il en avait pris son parti.

Elle l'avait ruiné le champagné ! Mais il était riche d'une liberté retrouvée ...



Photo : Christian Gonnet "Le visiteur"

Quand deux clubs se rencontrent.

L'atelier d'écriture, Parole Caracole s'est intéressé tout l'après-midi du 15 mars 2016 à l'exposition organisée par le Photo-club de Maisons-Laffitte lors de la 8ème Biennale de photographie de la ville.

Après avoir choisi leurs images parmi les cent vingt photos exposées à la vieille église près du château de Maisons, les neuf écrivains ont laissé libre cours à leur imagination.

Pendant que les uns décrivaient ce qu'ils voyaient ou devaient de voir, les autres inventaient une histoire, combinant deux ou trois images entre elles pour en faire une nouvelle que personne avant eux n'avait osé imaginer.

Le résultat, un méli-mélo d'images et de mots, un recueil de sentiments, de rêves, d'émotions, de paroles qui caracolent sur de simples photos.

Maisons-Laffitte

Le 16 mars 2016